

meilleurs laboureurs des environs avec leurs quatre chevaux.

Cette fois, on le regardait faire et on ne se moqua pas de lui ; l'opinion avait déjà bien changé sur son compte : quelques-uns de ses voisins commençaient même à soupçonner qu'il pouvait bien en savoir plus qu'eux, et que ce qu'ils avaient vu faire par leurs pères n'était peut-être pas toujours ce qu'il y avait de mieux à faire. D'ailleurs Benoit était d'un si bon caractère, si complaisant pour ses voisins, d'une probité si bien reconnue, qu'il n'avait pas tardé à se faire aimer de tout le monde. On examinait tout ce qu'il faisait, et l'on était assez disposé à l'imiter sur quelques points. Cependant, pourrait-on croire que, pendant trois ans entiers, tous les habitants du village le virent labourer avec sa charrue, attelée de deux bêtes, avant qu'aucun d'eux se déterminât à se procurer une charrue semblable ? A la fin, un jeune homme de ses voisins en fit faire une, et s'en trouva bien ; au bout de quelques années, il n'y avait plus d'autres charrues à deux lieues à la ronde.

Les profits de Benoit s'accroissaient tous les ans, à mesure que ses terres et son bétail s'augmentaient ; il était d'une extrême économie, ainsi que sa femme, de sorte que, chaque année, il achetait de nouvelles terres. Depuis longtemps il n'achetait plus de paille, parce que ses terres étaient divisées en saisons régulières, dans lesquelles il cultivait du grain en quantité suffisante pour lui procurer toute celle dont il avait besoin. De la manière qu'il amendait ses champs, il est facile de concevoir qu'il récoltait plus de grain et de paille que tous ses voisins.

Au bout de vingt ans d'établissement, sa maison était considérablement augmentée ; il avait habituellement trente vaches et six bœufs de labour, sans compter les bœufs qu'il achetait chaque automne, pour les engraisser, et augmenter ainsi la masse de ses fumiers. Il avait alors trois cents cinquante arpents de terre qui étaient devenus la fleur des environs ; mais il ne trouvait plus maintenant à en acheter à si bon marché qu'au commencement ; leur prix avait plus que doublé, parce que chacun avait fini par l'imiter. Il jouissait ainsi de la satisfaction non seulement de s'être enrichi, mais d'avoir amené chez tous les habitants une aisance qui leur était inconnue jusqu'à là.

Il leur avait appris à bien cultiver et à plâtrer le trèfle ; à entretenir un grand nombre de bestiaux, en récoltant, pour les nourrir, beaucoup de plantes qui n'étaient pas connues ou qui n'étaient cultivées auparavant qu'en très-petite quantité, comme les patates, les carottes, les betteraves, les vesces ; il leur avait appris, de plus, à

économiser la moitié de leurs frais de cultures, en diminuant considérablement le nombre de leurs bêtes d'attelage. Il n'en faut pas tant pour changer totalement la face d'un canton, et faire succéder la richesse à la misère. Aussi, à plusieurs lieues à la ronde, Benoit était béni et respecté.

Son retour en France.

J'ai raconté jusqu'ici les prospérités de Benoit ; pourquoi faut-il que je parle maintenant de ses malheurs ? Il avait eu de sa femme un fils et une fille. La dernière, mariée à un homme qui la rendait heureuse, mourut à sa seconde couche, en laissant une petite fille, que Benoit prit chez lui pour l'élever, et qui devint l'objet de toute sa tendresse. Son fils fut forcé d'embrasser l'état militaire, et fut tué dans les guerres de la révolution. Benoit en fut d'autant plus inconsolable, que c'était en combattant contre la France qu'il avait perdu la vie. Sa petite fille, son unique espoir, mourut de la petite vérole à l'âge de dix-huit ans. Sa femme ne put résister à tant d'infortunes, et laissa le malheureux Benoit entièrement isolé sur la terre. Accablé de tous ces malheurs, le pays où il les avait éprouvés lui devint insupportable ; il se détermina à vendre tout ce qu'il avait et à revenir dans son pays natal, pour achever ses jours dans la société de quelques parents qu'il y avait laissés.

Il y a maintenant quatre ans que Benoit, revenu en France, s'est fixé à R....., où il est né : il a acheté une jolie petite maison et un vaste jardin. Trop âgé pour reprendre l'état de laboureur, il cultive cependant lui-même son jardin ; car, avec l'habitude qu'il a toujours eue du travail, il lui serait impossible de rester oisif.

J'habite dans le voisinage de ce brave homme, et jamais je n'éprouve plus de plaisir que lorsque je m'entretiens avec lui. Il a aujourd'hui soixante-quatre ans ; mais il jouit d'une santé parfaite qu'il doit à une vie constamment laborieuse ; à peine ses cheveux sont-ils gris, il conserve une vivacité qui ferait croire qu'il n'a que vingt ans. C'est un petit homme assez maigre, mais dont la physiologie est remarquable par le feu du génie qui étincelle dans ses yeux, et par un air de franchise qui prévient en sa faveur aussitôt qu'on le voit. Il a conservé toute la simplicité du costume et des mœurs des cultivateurs du pays qu'il a habité si longtemps ; mais, dans ses vêtements, dans son ameublement, dans toute son habitation, respire la propreté la plus soignée.

Il parle très-peu lorsqu'il se trouve avec des étrangers ; mais dans ses entretiens avec les hommes qu'il voit habituellement, il devient très communicatif. On voit surtout qu'il éprouve un vif plaisir à parler d'agri-

culture : alors il parle beaucoup et longtemps. Cependant on ne se lasse pas de l'entendre, parce qu'il sait beaucoup, qu'il ne parle que de ce qu'il sait bien, et que toutes ses paroles portent le caractère de ce bon sens naturel et de ce jugement exquis et sûr qui ont dirigé toutes les actions de sa vie. On sent, en l'écoutant, que c'est un de ces hommes qui, sans avoir reçu d'autre éducation que celle qu'ils se sont procurée eux-mêmes, s'élèvent, par la force de leur esprit et de leur jugement, à un degré de lumières et de connaissances bien rares dans toutes les positions de la vie. Dans quelque état que fût né Benoit, il aurait fait un des hommes les plus distingués de la profession qu'il aurait embrassée.

Il a habité pendant trente ans un pays où le culte catholique n'est pas exercé, et où il n'existe pas de pasteur ; cependant il n'a rien perdu de son attachement à la religion, et par sa piété franche et douce, il fait aujourd'hui le modèle du canton.

Quoiqu'il jouisse d'une grande aisance, puisqu'il a vendu des biens en Allemagne pour plus de 80,000 fr., il a conservé, pour toutes ses dépenses particulières, cette stricte économie et cet esprit d'ordre qui ont tant contribué à élever sa fortune. Quelques personnes trouveraient peut-être même qu'il pousse cette économie un peu trop loin. Cependant il donne beaucoup à ses parents, et même à quelques étrangers, mais c'est à condition qu'ils soient actifs, laborieux et probes ; les paresseux et les négligents ne sont pas bien venus près de lui : il dit souvent qu'il ne peut mieux faire que d'imiter la Providence, qui ne distribue ses dons qu'à ceux qui s'en rendent dignes par leur travail. Des malheurs survenus à un homme industrieux et rangé, sont un titre qui donne des droits certains à sa générosité. C'est ainsi qu'il a sauvé d'une ruine complète un père de famille de son voisinage, qui, par suite de pertes énormes qu'il avait éprouvées dans les invasions, étant à la veille d'être dépouillé de tout ce qu'il possédait par la poursuite du propriétaire de sa ferme. Benoit le connaissait à peine, mais il a un tact sûr pour juger les hommes ; il n'hésita pas à lui avancer une forte somme, et il n'a pas eu lieu de s'en repentir ; car la plus grande partie lui est déjà remboursée et l'état prospère qu'ont repris les affaires de l'homme qu'il a ainsi aidé, est un gage certain pour ce qui lui reste dû. Il s'est acquis un ami qui ne peut parler de lui sans verser des larmes d'attendrissement.

Le Cousin.

Allant un jour chez Benoit pour le consulter sur quelques améliorations d'agriculture que je désirais faire exécuter, je le trouvai avec un de ses cou-